

## LA COSMOPHILIE D'HENRI RAYNAL

*Jean-Paul Rogues*  
*Université de Caen*

## HENRI RAYNAL'S COSMOPHILIA

*Jean-Paul Rogues*  
*University of Caen*

Henri Raynal's cosmophilia invites us to grasp the Whole/the Universe in all its diversity. Instead of disenchanting the world, science is a way to reach the Marvellous and the Enigma and poetry a form of relationship we share with the universe. Henri Raynal is then fighting against acosmism and its consequences: nihilism, relativism and all kinds of contemporary deconstructionism. To all this he opposes the obligation to testify, to admire, to participate to the Creation, to give back to the universe as a poet and a lover.

**Key words:** cosmophilia, universe, marvellous, enigma, nihilism, relativism, contemporary deconstructionism

L'œuvre d'Henri Raynal est fascinante pour de multiples raisons; foisonnante elle fait surgir l'inaperçu, l'impensé, elle est réponse à des manques et combat diverses formes de pensée: relativisme, déconstruction, minimalisme qui surtout exonèrent de la nécessité de l'invention et de la curiosité des possibles. A contre courant de la littérature et de la pensée sociale contemporaine, elle fustige, questionne et, chose rare, offre la réponse d'une pensée ordonnée qui vaut pour tous dans un perpétuel effort de conceptualisation. Jamais il ne trouble son eau pour qu'elle paraisse profonde. De 1957 à 2014, ses extraordinaires livrées métaphoriques – certaines pages de *l'Œil magique* (1963) étant de pures merveilles de déploiement poétique du réel, – s'épurent pour préciser peu à peu un sens qui toujours va s'universalisant sans omettre ce qu'il doit à sa singularité. On pourrait dire qu'il propose une issue généreuse à une génération d'écrivains solipsistes et désenchantés qui, las des formalismes, ne trouvent plus de vertu que dans la transgression et dans l'intime. Son dernier ouvrage : *"Ils ont décidé que l'univers ne les concernait pas"* est un appel à

"sortir de l'homme " (Raynal 2012 : 79), à ôter à l'individu son exigüité, offrant ainsi une possibilité d'échapper à la faillite, faillite humaine de l'homme, désormais globalisé, qui s'est progressivement autoréférencé et privé du lien avec l'Altérité.

L'étonnante connivence de son discours avec celui des astrophysiciens contemporains, et tout particulièrement celui de Jean-Pierre Luminet est la marque de sa volonté de penser le tout et de ne rien écarter du champ de sa pensée. Certes Jean-Pierre Luminet admet l'idée d'une renaissance de la poésie scientifique à partir de 1950 avec Queneau, Ponge et Réda, il serait donc tentant de convoquer cette catégorie pour cerner son œuvre, mais il faut préciser que le propos d'Henri Raynal n'est plus celui des cosmologies portatives, il est beaucoup plus exigeant dans la mesure où il tire les conséquences ontologiques et métaphysiques des découvertes de l'astrophysique et son discours philosophique, s'il n'anticipe pas celui de l'astrophysique, il devance dès 1963, par ses questions, celui de ses contemporains cités par l'astrophysicien. Il est donc bien plus qu'un météore découvert par André Breton et dont brillerait la seule singularité.

Il est donc nécessaire de rassembler à grand traits le déploiement des *idées maîtresses* qu'il ne cesse de préciser depuis 1957 et de mettre en lumière les gains intellectuels produits par leurs articulations : la dimension positive, génératrice et généreuse, volitive et amoureuse de la pensée d'Henri Raynal.

### **"L'acosmisme"**

Henri Raynal fait le constat de la dimension de dépossession qui affecte la presque totalité des conceptions contemporaines, il souligne la privation qu'implique toute dé-construction, "il insiste sur les termes démystifier, défaire, désacraliser : "un climat dépressif décolore en grande partie le paysage de la création culturelle ou l'assombrit " (Raynal 2005 : 10) "la rivière du quotidien: l'eau limpide enlevée, voyez, nous est-il dit, le fond vaseux qu'elle dissimulait-l'eau claire n'était pas la rivière" (ibidem : 61), insiste-t'il encore. Il s'étonne donc de ce mouvement de "*déliasion*", de désinsertion, de dénuement et cherche les raisons qui ont conduit à ce vertige et à cette acceptation de la perte de toute cohérence qui laisse un "*ego nu*" (ibidem : 37), automutilé pris dans un ample mouvement de "*décivilisation*" (ibidem : 59) et d'enténébrement. Enténébrement dont il tire les conséquences : "le cosmos perdu de vue, effacé, la grandeur, en tant que qualité a été perdue de pensée. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de la contemporaine allergie si répandue au lyrisme et à la beauté" (Raynal

2012 : 36). Cependant sa déploration n'est pas le principe actif de son écriture et sa conclusion ne sera ni téléologique – il ne sera nullement prophète –, ni exaltation d'un autrefois dont on aurait perdu les bénéfices, mais la mise en évidence d'un affaïssement des consciences : la perte de confiance en l'homme et en sa capacité de renouvellement à laquelle, cependant il est possible de remédier sans sacrifice.

Le "*catatropisme*" suscite son agacement et ce dernier qui prend les aspects du relativisme, de la déconstruction et des diverses formes du nihilisme, est essentiellement lié à la "proscription du référent" et à son corollaire : l'idée selon laquelle tout ne serait qu'illusion. Il insiste sur ces formulations même et sur la capacité réductrice de la formule. "Ne que" a ce pouvoir d'éviscération d'un sens qu'il faudra donc bientôt déconstruire. Pour Henri Raynal, ce "rapt épistémologique est si voyant qu'il a un caractère de provocation" (Raynal 2005 : 54) et dans ce qu'il nomme "l'affaire du paysage", il souligne combien le réel perd sa substance si son aspect même "est dû à qui le regarde" (ibidem : 71). Ainsi dans son dernier ouvrage : *Ils ont décidé que l'univers ne les concernait pas* il insiste sur cette "dissolution générale de la réalité [...] et l'exténuation de l'objet étudié, sur l'action dissolvante des constructivismes et des relativismes" (ibidem : 54). Dès lors un mécanisme de déréalisation se généralise, la physis, la planète, naturelle-empirique, tend à disparaître, l'ère du soupçon se généralise et rien ne sera digne d'attention puisque potentiellement suspecté d'irréalité. Dans le paysage décoloré "pessimisme et scepticisme sont solidement établis. Le désabusement recrute. Pour ses adeptes sans cesse plus nombreux, rien ne mérite considération, tout est à récuser comme illusoire, mensonger, dérisoire, ou illégitime, ou encore entaché de malfaçons irrémédiables, vicié par quelque tare originelle – à commencer par la condition humaine, en deçà même, par la vie. Rien ne trouve grâce à leurs yeux, hormis la seule attitude qui ne soit pas contestable, celle du désaveu et du décri.

"La péjoration se porte on ne peut mieux. [...] Elle ira, pour peu qu'elle donne libre cours à une humeur violente, jusqu'à verser dans le cynisme démolisseur, nihiliste" (Raynal 2012 : 20). Les conséquences de cette humeur péjorative sont un désenchantement, un négativisme multiforme largement conquérant dont les effets s'ajoutent à ceux des déconstructions et des relativismes qui se banalisent. Pour les *déréalistes* rien n'est vraiment réel hors de ce qui est apporté à l'objet par un jeu de pensée qui désaliènerait en prouvant que nous ne possédons rien. "Le monde se dissipe sous nos yeux. Ce que nous prenions pour son aspect

n'était que le *conditionnement* sous lequel il nous est livré. Hyper-conditionnement, puisqu'il est tout à la fois sensoriel, mental linguistique, culturel, socio-économique, psychique. Il s'agit bien d'une dévastation. La réalité est en ruines" (Raynal 2005 : 10), les emballages de Christo pourraient en être une métaphore exemplaire du mouvement qui s'accomplit sous nos yeux, le regard prime, l'objet disparaît, le projet artistique n'est plus que dans l'intention d'une, relation.

Sans capacité d'élévation, nous vivons dans un minimalisme généralisé, un univers cantonné au quotidien, prosaïque, privé d'orientation, aptère, privé de ces instants libérateurs offert par l'art en général et dont la littérature est porteuse comme on est porteur d'un secret.

Ainsi nous serions seulement renvoyés à nous mêmes : donc à un *ego nu*, mutilé car nous avons subi une triple ablation : celle du divin par l'athéisme et les désacralisations ; celle de l'Univers par l'acosmisme ; celle de l'altérité à soi par la perte de substance du réel. Cette volatilisation est pour Henri Raynal à l'origine de la "*mélomanie*" ambiante de ces "îles sans océans" ou "anocéaniques" Ce que stigmatise Henri Raynal par cette antinomie, c'est l'auto-enfermement anthropologique ou "l'autosustantation" du langage lorsque celui-ci "fonctionne en circuit fermé": alors "il nie qu'il y ait un sol" (ibidem : 94). Il est pour lui en effet impossible de demeurer en nous même et seulement en nous même car l'absence de perspective qui en découle nous fait perdre toute profondeur de champ. Le versant andrique sur lequel nous vivons rétractés, "recroquevillé sur l'anthropie", "dans le démembrement épistémologique du monde n'est d'aucun profit"<sup>1</sup>, "l'homme ne trouvera pas son sens dans l'homme" (ibidem : 98 – 100).

### **"Cosmophilie" ou la présence du Tout**

Henri Raynal s'engagera contre ces prémisses nihilistes dès *L'œil magique* (1963) et *L'Orgueil anonyme* (1965), offrant ainsi un espace alors invisible, parce qu'il est écrasé par les pratiques formalistes qui dominent cette période : OULIPO, Nouveau Roman, Tel Quel, Texture mais aussi par la fascination du sentiment d'étrangeté ou de malaise psychique et social exercée par l'influence de l'œuvre Kafka et de Pavese sur sa génération. En cela il est d'ailleurs proche par bien des aspects de Georges Haldas (1917 – 2010), qui fonde son œuvre sur l'émerveillement et s'affirme comme poète de la relation avec l'Autre et qui ne cesse de dire : j'ai vu... et j'ai entendu..., je témoigne de l'humanité de l'Homme, mais en apportant toutefois des

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'une communication privée entre Henri Renal et J.-P. Rogues, 2014.

réponses chrétiennes à la question métaphysique, celle d'un dieu que l'on ne voit pas mais que l'on entend marcher dans les étages.

En 1952, Georges Haldas dans un portrait qu'il fait d'Ungaretti rencontré à Venise écrit ces vers qui pourraient parfaitement s'appliquer à Henri Raynal :

"et quand il est entré  
j'ai nettement senti  
derrière lui souffler  
comme un grand vent d'étoiles  
dans un ciel déserté  
par une époque nue" (Haldas 2000 : 131)

C'est en effet ce défaut de relation à l'Altérité que souligne Henri Raynal précisément parce qu'il lui est étranger. Dans le seul texte d'auto-analyse intitulé *Climat* il fait part d'une expérience première celle de la maison d'enfance où il dormait : "sous l'aile de la maison, derrière la jupe d'ardoise. Tout contre le flanc du ciel" [...] nous habitons un vaisseau nous étions logés dans l'épaisseur océanique de l'espace. Je veux dire dans l'alvéole que nous ménageait la substance du ciel" (Renal 2002 : 32). A la présence généreuse d'une mère donatrice s'ajoutera une autre générosité, celle d'un voisinage intime avec l'univers dont il apprend très vite qu'il n'a pas de bornes. "La nuit était penchée sur moi quand je m'apprêtais à dormir, blotti derrière la façade – qu'est-ce qu'un peu de maçonnerie et les écailles des ardoises ?" (ibidem). Présence de l'infini avec lequel il fait corps, sentiment de continuité avec l'espace et le temps auxquels il appartient, don premier du cosmos dont l'importance se mesure au gré des termes qui successivement le désigneront : l'univers, puis l'Univers, le Cosmos et le "*Tout cosmique*". Dans un texte plus récent il confirme encore le caractère originel de cette expérience : "à l'âge de huit ans ou neuf ans, je suis né en quelque sorte, dans la présence du Tout. Je ne perds jamais de vue le Tout" (Renal 2014 : 1).

Dès lors la position ontologique d'Henri Raynal est une sorte d'antidote à l'effroi pascalien car si l'espace est infini il n'est pas silencieux car il est en soi porteur du sens donné par un sentiment d'appartenance première au cosmos. De même s'il s'est écarté du tragique pascalien et du "*catatropisme*", il s'écartera également de la notion "d'être" figure du tout cosmique, une nature-dieu spinoziste que l'on trouve dans ses ouvrages de 1963 et 1965 sans abandonner toutefois la question métaphysique; quant à l'influence qu'auraient pu avoir les existentialistes : il affirme simplement

"qu'il est absurde de dire que le monde est absurde" (Raynal 2005 : 363). La pensée d'Henri Raynal se situe également aux antipodes des conceptions baroques pour lesquelles la majesté de la mort rend la vie illusoire en proscrivant l'immanence, et ce faisant il s'écarte aussi de la fascination romantique de la mort "le versant de la mort m'est étranger ; je suis fait comme ça – dit-il-; je ne pense jamais à la mort. Je pense aux morts" (Renal 2002 : 7). Comme Pascal il constate que nous habitons l'univers, comme lui il pense que l'univers est concret, comme lui il est fasciné par les possibilités offertes par les mathématiques et l'astrophysique mais il s'écarte de lui parce que la *circumaltérité* ne génère chez Henri Raynal aucun sentiment de disproportion propre à lui faire perdre son assiette. Les espaces ne sont pas effroyables et ne l'enferment pas comme un atome pour le priver de sens. Ils sont "*circumvoisins*" et mitoyens et alliés. L'humanité qui le porte est celle de l'histoire de la matière qui dans sa version stellaire demeure une figure presque trop évidente de la question métaphysique. L'univers dont "nous avons cessé d'éprouver en nous sa présence une, totale, l'énergie de ce flot qui nous atteint, nous entoure nous porte, tel l'océan lorsque nous y entrons" (Raynal 2005 : 9). Mais il faut ajouter le corollaire de ce bain cosmique qui est fascination pour l'extraordinaire diversité des formes que s'est donnée la matière.

Ainsi, dès lors que la vertu cosmique est semblable à celle d'une molécule, et que le sens possible vient de la *circumaltérité*, il est nécessaire de ré-envisager la science en cessant d'opposer les sciences exactes aux sciences humaines "l'erreur que nous avons commise à propos de la connaissance rationnelle. Non, la science ne désenchanter pas le monde! C'est tout le contraire. Dans son labeur infini, ce qu'elle explore pas à pas, déchiffre, c'est le très-admirable. La plus succincte des récapitulations de ce que nous savons à présent sur l'Univers, sur ce qu'il contient, ce qu'il a produit, ne peut inspirer que la stupeur. Une stupeur éblouie. Non seulement la science n'a pas invalidé l'émerveillement originel, ne l'a pas coupé à la racine, mais le nombre d'objets, d'entités, de rouages, d'organisations, de phénomènes, d'interactions, de fonctionnements, capable de l'entretenir, de l'accroître, s'est trouvé multiplié de façon vertigineuse" (ibidem : 11).

La première page de *Ils ont décidé que l'univers ne les concernait pas* est consacrée à la présence de l'univers et à l'étonnement merveilleux suscité par le déploiement de son apparence. Etonnement philosophique, étonnement qui n'est pas celui du myste ou celui de l'extase baudelairienne, car elle comporte immédiatement une part de rationalité. "Il y avait une

fois un univers fabuleux. Il avait tout pour inspirer un intérêt passionné. Ne réunissait-il pas la majesté et le mystère; la complexité subtile et la constance de ce qu'on peut appeler son fonctionnement; l'aptitude à produire la diversité, talent qu'il portait à un degré prodigieux? Car cet univers, ce n'était pas seulement le déploiement sans bornes des espaces..." (Raynal 2012 : 11). Cet univers envisagé rationnellement n'a nullement perdu sa capacité à susciter notre émerveillement. L'astrophysique ne désenchante pas la perception que nous avons du cosmos, par ses conquêtes au contraire, elle devrait augmenter notre étonnement. Henri Raynal déplore que l'interrogation philosophique ne tire pas les conséquences des découvertes essentielles produites dans le champ de la physique et des mathématiques comme si l'Enigme "qui nous tient embrassés" (ibidem : 29) avait disparue. Ses lectures de Trinh Xuan Thuan et ses rencontres d'Hubert Reeves ou de Jean-Pierre Luminet le confirment dans l'idée généreuse que "nous habitons le très remarquable" (ibidem : 28). En effet pour lui "le contraste est violent : les astrophysiciens n'ont cessé de se doter d'instruments toujours plus perfectionnés afin d'explorer l'univers le plus loin possible, de l'étudier le plus finement [...] conjointement avec les physiciens, ils ne laissent pas de faire une extraordinaire dépense d'intelligence et d'imagination au sujet du temps, de l'espace, de la causalité, de la nature des lois. Pendant ce temps, se tenant à l'écart, leur tournant le dos, philosophes, écrivains, spécialistes des sciences humaines et, plus généralement, ceux qui appartiennent aux milieux de la recherche, de l'enseignement, de la création, de la presse, vaquent à leurs occupations, non sans prendre la précaution, dès qu'il s'agit de l'univers dont ils font partie, d'assurer leur tranquillité en plaçant un bandeau sur leurs yeux – sur leur intellect" (ibidem : 12 – 13).

Ainsi "non seulement la science n'a pas invalidé l'émerveillement originel, ne l'a pas coupé de sa racine" (Raynal 2005 : 11) mais il a généré un émerveillement instruit: l'intelligible n'est pas opposable au sensible: il admet par exemple qu'il existe une véritable beauté du questionnement mathématique et s'étonne par exemple de voir nombre de mathématiciens contemporains se déclarer platoniciens. Toutefois ce qui suscite le plus son étonnement c'est l'extraordinaire diversité du Tout.

### **De l'émerveillement au don**

Le texte intitulé "L'émulation originelle" (Raynal 2013) reprend les éléments majeurs d'une réflexion entreprise dans *Retrouver l'Océan* en 2006 et dans *Ils ont décidé que l'univers ne les concernait pas* en 2012.

Cependant on peut admettre que l'expérience singulière et les idées essentielles de cette architecture idéale sont présentes dès 1965 dans *l'Orgueil anonyme*.

Le mouvement proposé par Henri Raynal n'est ni pivotement sur un axe métaphysique qui le rapprocherait d'une mystique, ni simple retournement de la stratégie pascalienne : il est accroissement du regard, acuité de l'esprit propre à générer une métamorphose de la position ontologique.

Tout d'abord ce que nous sommes, sera pensé avec les astrophysiciens, "poussière d'étoiles", nous appartenons au Cosmos, nous n'existons que dans cette continuité et il s'avère impossible de dissocier cette parcelle du Tout, en conséquence notre humanité sera pensable dans une continuité historique : celle de l'histoire de la matière. Cependant, si Henri Raynal admet l'idée d'une discontinuité il corrige cette représentation en affirmant que "la discontinuité le cède en importance à la continuité" (ibidem : 121). Il souligne ainsi l'absence de séparation, il instruit le mouvement qui "lie les abords de ma maison au plus lointain nuage de poussière interstellaire, aux astres situés aux confins de l'Univers" (ibidem) Chaque élément est porteur de l'invisible physique qu'il contient, mais c'est encore là peu de chose car il ne s'agit que de la physis, l'essentiel tient dans le fait que le spectacle qui s'avère d'une infinie diversité est de surcroît donné: le majestueux comme le délicat ou le grandiose qui est déployé sous toutes les formes de l'apparence et offert, livré à notre regard et à notre esprit.

Si nous coexistons avec l'illimité nous en recevons la surprise, l'émerveillement, le bénéfice de sa présence et de sa beauté. Cette profusion du visible et le sentiment intime du lien avec le tout qui l'accompagne est par exemple sensible dans un texte intitulé "Grillons au cœur de la nuit" ou encore dans "La haute mer, la résurgence" : "c'est parce que l'Univers est immense et surabondant – abysses et foule chargée de merveilles -, c'est parce qu'il est tel que naturellement il pénètre en moi et m'envahit" (Raynal 1992 : 81, 93). Il s'agit là d'une générosité dont l'auteur prend toute la mesure, il est l'objet d'un empressement qui fait de lui une unité, lui qui n'a jamais été séparé et dont la présence singulière n'est que le fruit d'une présence plus large, une immensité qui l'a donné à lui même.

"Le silence de ces espaces infinis m'effraye "

"Ce n'est pas mon cas.

Le silence fourmillant m'appelle, me regarde immensément. L'abîme est mon interlocuteur " (ibidem : 93).

Peu importe que la science évoque le foisonnement des chaînes causales ou la collaboration de l'ordre et du désordre ou qu'il s'agisse d'un chaos, il n'y a pas chez Henri Raynal de désir de fixité ou de désir de donner un nom à l'origine, il envisagera deux philocosmies, l'une sans transcendance, philocosmie simple ou stricte et l'autre transcendantaliste qu'il nomme philocosmie élargie (Raynal 2012 : 30).

L'essentiel cependant demeure dans le visible dont il est pénétré et dans l'admiration que suscite l'apparence, la peau du réel, l'orfèvrerie de la forme, la manifestation d'une réalité à deux faces : celle des électrons, des noyaux atomiques, du vide des particules subatomiques, de la matière qui s'évanouit dans l'énergie et de l'autre la surface lisse d'un cristal de pyrite de cuivre. Nous sommes fondés à admirer cette double manifestation du réel qui fait surgir l'inouï et l'inattendu. Le fait que l'univers nous soit intelligible ne saurait rompre la fascination que nous avons pour l'inédit.

"En son essence même, cet Univers est poétique. Il nous offre aussi bien la suavité ou l'élégance qu'une ampleur exaltante. Tour à tour il ravit, enthousiasme, charme, fait naître le sentiment du sublime. La beauté nous est prodiguée. Nous la recevons comme un cadeau. Quelques fleurs rencontrées en chemin suffisent à réjouir notre vue. Leur compagnie nous est un bien. Le contentement que nous en éprouvons, une satisfaction profonde, est l'expression de l'accord fondamental qui existe entre le monde et nous" (Raynal 2013 : 128).

La nature est donatrice mais ce qui est donné dans un premier artifice, relevant du vu et du su, du sensible et du pensable doit être transféré dans le domaine de l'icônosphère, de la représentation artistique et ajouter par son langage propre une vertu supplémentaire à la vertu première qui a suscité l'émotion, "l'inlassable mouvement de l'œuvre dans la nature s'est transmis à l'homme. Le maître mot : EMULATION" (ibidem).

A la fertilité de l'énergie première qui anime l'Univers, aux lois cardinales ou matricielles, relevant de l'inventivité de la physis, le poète ajoute une seconde manifestation, car ce n'est pas seulement une possibilité qui lui est offerte, car le don qui lui est fait, l'épiphanie elle-même, comporte un mouvement d'obligation. Il ne s'agit pas seulement de recevoir ce qui est donné mais de le rendre augmenté, de donner par gratitude une parure supplémentaire, un artifice second qui vit avec le premier dans une relation de consanguinité et de complicité. C'est, écrit Henri Raynal, l'exigence d'Hölderlin "habiter poétiquement le monde", et on pourrait à juste raison évoquer dans cette perspective une figure plus heureuse, celle d'Eichendorff, dont le *Taugenichts*, qui, à l'épreuve d'une beauté qui comporte tant de liberté, ne peut autre chose que porter à son cou son cher

violon et célébrer un office, déployer le manteau de l'éloge, faire de son chant une offrande qui s'ajoute à la beauté qui de toute part monte vers lui.

### **"La parole montrante"**

Cependant ce complément apporté, ce désir de rivaliser avec la nature, qui déploie tant de rivalité entre les apparences, ce vernis du regard, cet accroissement ne sera pas le fruit d'une décision d'un être dédoublé entre créateur et spectateur. Il sera le fruit d'un mouvement qui le transcende ou le dépasse et qui en fait à la fois un agent et un sujet. La parole sera montante. Dans le premier chapitre de *L'orgueil anonyme* (Raynal 1965 : 21 – 22), Henri Raynal s'interroge : "Pourquoi les gens en arrivent-ils à se couper la parole quand ils font assaut d'anecdotes, de faits divers-les voilà qui ont lancé la grande roue de l'étonnement, de l'extraordinaire ? Les regards se demandent dans quelle position cette fois elle va s'arrêter-, pourquoi ont-ils l'impression que s'ils en rajoutent de leur cru, que s'ils enjolivent les événements rapportés, que s'ils exagèrent, cela ne fausse pas l'espèce de concours qui s'est ouvert ?" Parce qu'il ne suffit pas de vivre une situation quand cette situation porte en elle le désir et l'obligation d'être dite. Cette obligation du témoignage, si importante pour Georges Haldas (1917 – 2010), Henri Raynal en a une conception encore plus active qui dépasse la métaphore du scribe assis qui enregistre un réel donné, car : "l'intermédiaire va mesurer la force du vouloir auquel il obéit, il va se représenter l'enjeu de la mission dont il est chargé "qui est d'importance car si nous ignorions ce dont il est parlé cette "ignorance est comme un décret qui maintient les choses dans les ténèbres extérieures " (ibidem : 22 – 23). Cette nécessité, dit-il encore :

"Appelons-la l'obligation du témoin, loin d'être un sentiment anodin, a une portée considérable : elle est à l'origine d'une large partie de l'art et de la littérature, elle est l'âme de l'acte pédagogique. J'ai vu, j'ai lu, j'ai appris. Il n'est pas possible que l'autre, les autres, n'aient pas connaissance de cela qui à mes yeux est remarquable. A l'égard de cela, l'ignorance serait une injustice. Connaissance est reconnaissance. De cela, il importe que d'autres que moi ne manquent pas de prendre acte. Cela a droit d'être su. Je ne me fais pressant que parce que je perçois une attente. Parole nous a été donnée, après avoir été longuement préparée : témoigner nous incombe" (Raynal 2013 : 131).

L'œuvre devient témoignage, réponse à l'insistance de ce qui demande à être représenté dans l'exigence de ne point omettre un aspect qui n'a pas trouvé à être dit. C'est par cette exigence ou de ce scrupule heureux que la parole devient responsable et négliger cette responsabilité

aurait des conséquences morales que mesurent les œuvres des grands "insistants" Proust ou Cézanne. Henri Raynal, ajoute une fonction majeure aux trop schématiques fonctions de Jakobson." "Regarde! Regarde l'oiseau! "l'enfant de quatre ans l'a vu à travers la vitre du train arrêté en bordure d'un champ. [...] Il est étrange qu'on ait pas prêté attention au jaillissement impérieux de ce "Regard! [...] Il est impossible que l'autre, les autres, n'aient pas connaissance de *cela* qui à mes yeux est remarquable" (ibidem).

Il nous incombe donc de témoigner de ce qui nous a appelé, car il n'y a pas de décision arbitraire, le peintre paysagiste qui se déplace avec son chevalet peut ne pas être sollicité, mais dès l'instant où quelque chose s'est proposé, sa force motrice s'impose. C'est elle qui éperonne et celui qui reçoit contracte une dette dont il ne connaît pas la nature exacte mais il sait qu'il devient le l'obligé de ce qui l'a sollicité. De plus, au cœur de ce désir de faire part, se trouve un mystérieux désintéressement qu'il appellera faute de mieux "*l'apostolat pur*" (Renal 2014 : 2), qui oblige à rendre compte de l'inédit qui nous émerveille ou nous étonne par son inventivité. Cette "parole-geste", si nous venions à en chercher l'origine, nous conduit en "terra incognita", "et vient un moment où la pensée, si elle va jusqu'à la limite de cette interrogation sur la nature de la source de cet apostolat, découvre qu'elle s'est approchée d'un abîme. La source est de nature métaphysique" (ibidem : 3).

Ainsi, "*la parole montrante*" ou "*la parole obligée*" est donc prolongation d'un désir de partage dont l'origine se trouve dans le lien avec l'Altérité et c'est ce lien premier et la béance de l'énigme qui demande à être partagés. Il s'agit en fait d'une sorte de rendez-vous prodigieux dans un temple sans autel et sans dieu dont il saisit l'éclat dès *L'œil magique* et qu'il nomme aujourd'hui "*cosmose*" (cosmos plus osmose). Mais dès 1963 alors qu'il n'a pas lu et conversé avec J Dewitte, il affirmait que du fait même que nous existons, les choses nous revendiquent, et demandent à paraître augmentées de la relation que nous entretenons avec elles, mais sans perdre de vue qu'elles sont pensables, car il faut "avoir l'intelligence de ce que l'on ressent" (ibidem : 69). La parole est à la fois le fruit et le lien d'une relation enthousiaste qui lui semblera plus tard préférable à celle de la déliaison mais dont il est d'abord l'héritier involontaire : "pourquoi faut-il qu'on m'ait fait le préposé à l'enthousiasme? je n'ai point brigué cette charge dont on m'honore" (ibidem : 77). Il ne la récuse pourtant pas :

"Arbres, vêtements, femmes, poèmes, ciels, symphonie, océan, vous êtes frères dans mon émerveillement ! Je ne suis plus que le récitant, l'historiographe de

l'Être! L'un, entre mille, de ses paroliers! En ces temps de désabusement, d'anémie, de désaffection généralisée, je me vouerai à sa défense et à son illustration. Le poète se doit d'être son héraut, son champion, le militant de l'enthousiasme. Il est porte-parole ; le poème est faire-part. Je dirai plus: le poème est manifeste. Voir, pour moi, c'est dire; applaudir, c'est chanter. Comment saurais-je, après ça, où donner la tête? De toute part, on m'adresse des prières d'insérer! J'aime trop la réalité pour lui résister, pour savoir lui refuser la faveur d'un mot! Je ne veux point retirer ce plaisir à l'objet!" (Raynal 1963 : 80 – 81).

A sa fonction d'inventaire infini de l'infini dans sa diversité, à son déploiement s'ajoutera l'empreinte de la pensée, plus exactement l'empreinte de la chose obtenue sous la pression de la pensée : "application de pensée, dit-il, d'un vernis hyalin, translucide, miroitant ou irisé de pensée sur les choses" (ibidem : 109). Son écriture se fait icône, sa parole incantatoire et liturgique car il faut, contre l'apparent laconisme de la matière, en dire l'exubérance, la performance, "la sportivité de l'Être" (ibidem : 22) qui provoque son admiration et le confronte à l'énigme de l'être – prodigieuse distraction échappée au néant.

"*La parole montrante*" est donc pensable dans les termes de circularité des dons et de la triple obligation maussienne : donner, recevoir et rendre, mais la contribution décisive d'Henri Raynal consiste à ne pas écarter la présence de l'énigme qui offre une possibilité de ne pas écarter la question métaphysique.

### **La réappropriation**

La désacralisation, l'acosmisme et la déréalisation, en renvoyant au néant toute forme d'altérité, ont écarté toutes les figures de l'énigme, et si de plus, au plus près s'interrompt la "cosmose vitale nous ne sommes plus nulle part, nous ne devons rien. N'étant plus tributaire, l'étonnant ne peut nous obliger, il demeure pensable dans les termes d'une réalité restreinte à des quantifications et à des paramètres, qui agissent comme les opérateurs d'une véritable dépossession ontologique. Plus d'étonnement : plus de mystère, le mystère n'étant plus que l'aspect contemporain de ce que la science saura demain techniquement révéler, il ne peut exister de secret. Mais il s'agit là encore d'une forme d'ontalgie – l'expression est de Raymond Queneau- à laquelle Henri Raynal nous propose encore d'échapper.

"Il y a un secret.  
Être convaincu de cela est capital.

Il suffit de poser ce postulat après avoir pris acte de la *donnée tonale*, c'est-à-dire constaté que l'Univers Est, et qu'il est prodige, pour être assuré que le déclarer absurde est absurde" (Raynal 2005 : 263).

Cette réhabilitation de la métaphysique a des conséquences morales pour Henri Raynal.

"Quel est en effet notre rôle ? De quoi pouvons nous faire présent ? Posons ces quelques verbes à titre de jalons :

Penser la diversité. (Elle n'est pas le vrac; elle n'a tout son prix que lorsqu'on la regarde comme issue de la Provenance unique.) Penser l'Unité.

Distinguer ; pour aussitôt relier.

Désigner, célébrer.

Cocréer.

Circuler dans les parages de l'Énigme. Au plus près. (Ce que font, à leur façon, les astrophysiciens.) En ses abords mêmes, la fréquenter. Oser des considérations sur elle. Ne pas laisser de la frôler. De nous adresser à elle.

Risquer des hypothèses à son sujet, c'est nous entretenir avec l'Enigme" (Raynal 2013 : 139).

Naturellement on pourrait crier à l'abstraction sans conséquence, mais pour lui l'homme n'étant pas seul, ce qui l'entoure attend de lui qu'il joue un rôle, de considérant il devient considéré par la nature et pour le citer enfin :

"Si a lieu la réinsertion dans le Tout, alors, l'homme cessant d'être prisonnier de l'homme, un changement d'esprit s'opérera, inclinant l'entreprise humaine à se vouloir non dominatrice, non prédatrice, à rompre avec la démesure, un orgueil sans fin incitant l'humanité à mettre un terme au massacre du vivant, à n'être plus une espèce criminelle [...] nous retrouverons notre vraie respiration. Nous n'en jouissons que dans la relation que nous avons avec une Altérité. Plus précisément, que dans un rapport harmonieux avec la Circumaltérité. Que dans l'accueil de sa générosité.

Dans un échange sans calcul" (ibidem : 138).

## LITTERATURE

**Haldas 2000:** Haldas, G. *Poésie complète*, l'Age d'homme, Lausanne, 2000.

**Raynal 1963:** Raynal, H. *L'œil magique*. Paris : Le Seuil, 1963.

**Raynal 1965:** Raynal, H. *L'Orgueil anonyme*. Paris : Le Seuil, 1965.

**Raynal 1992:** Raynal, H. *Le pays sur le chevalet*. Paris : Deyrolle, 1992.

**Raynal 2002:** Raynal, H. *Climat // Missives, Revue de la société littéraire de la Poste et de France télécom*. Dossier Henri Raynal, Paris : Décembre 2002. (C'est une reprise du texte intitulé „Le Souvenir déterminant“, publié dans *Missives*, Numéro spécial 1995).

**Raynal 2005:** Raynal, H. *Retrouver l'océan*. Neuilly-lès-Dijon : Éditions du murmure, 2005.

**Raynal 2012:** Raynal, H. *Ils ont décidé que l'univers ne les concernait pas*. Paris: Éditions Klincksieck, 2012.

**Raynal 2013:** Raynal, H. L'émulation originelle ou L'attente // *Revue semestrielle du MAUSS*, n°42, Second semestre 2013, "*Que donne la nature?*", Paris : La Découverte.

**Raynal 2014:** Raynal, H. *Idées maîtresses*. Correspondance privée : Henri Raynal-Jean-Paul Rogues, octobre 2014.

#### **BIBLIOGRAPHIE D' RAYNAL, H.**

- *Aux pieds d'Omphale*, Pauvert, 1957, 1968, Fata Morgana, 2004.
- *L'œil magique*, Le Seuil, 1963.
- *L'Orgueil anonyme*, Le Seuil, 1965.
- *Sur toi l'or de la nuit*, Le Temps qu'il fait, 1992.
- *Le pays sur le cheval*, Deyrolle, 1992.
- *Dans le dehors*, Deyrolle éditeur, 1996.
- *La double origine. Journal de bord d'un voyage en peinture*, Éditions Galerie Michèle Heyraud, 1996.
- *Lettre à Louis-Paul Guigues*, L'œil du griffon, 1997.
- *Dans le secret*, Fata Morgana, 2004.
- *Retrouver l'océan*, éditions du murmure, 2005.
- *L'accord*, éditions Fata Morgana, 2010.
- *Ils ont décidé que l'univers ne les concernait pas*, éditions Klincksieck, 2012.
- Dossier Henri Raynal de la revue *Autre Sud*, septembre 2007.
- *Missives*, mars 1995.